

# La Grande Guerre à cheval

---

Le rêve brisé de la cavalerie française

Jean-Louis Andreani

© Editions du Trotteur ailé

Institut français du cheval et de l'équitation, 2014

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'accord de l'éditeur.

# Sommaire

---

Avertissement .....	p.000
Introduction.....	p.000
Chapitre I :	
Des charges de Reichshoffen à août 14 .....	p.000
Chapitre II :	
Hommes et chevaux de la cavalerie.....	p.000
Chapitre III :	
La cavalerie dans la tourmente de l'été 14.....	p.000
Chapitre IV :	
La bataille de la Marne .....	p.000
Chapitre V :	
La course à la mer et les désillusions de la guerre de mouvement.....	p.000
Chapitre VI :	
1915-1917 : les cavaliers dans les tranchées .....	p.000
Chapitre VII :	
1918 : Les derniers feux de la cavalerie à cheval .....	p.000
Chapitre VIII :	
Quelques faits d'armes de la cavalerie montée.....	p.000
Chapitre IX :	
La souffrance des chevaux.....	p.000
Chapitre X :	
Du sabre à l'avion.....	p.000
Conclusion.....	p.000

## Avertissement

Cet ouvrage est centré sur l'action de la cavalerie française à cheval, qui constitue l'un des volets les moins connus de la première Guerre mondiale. La Grande Guerre est donc vue à travers ce prisme. Si les combats des unités montées sont resitués dans leur contexte général, les épisodes qui ne mettent pas en jeu la cavalerie ne font pas l'objet d'un traitement spécifique. De même, à partir du moment où la cavalerie combat à pied, ses actions sont surtout évoquées quand elles ont une portée particulière ou symbolique.

Nous avons mis l'accent sur les lignes de force de l'engagement de la cavalerie. Mais il n'était bien sûr pas question de retracer l'ensemble des activités des 90 régiments qui ont commencé la guerre à cheval et dont une partie, on le verra dans ce livre, était éclatée non dans les divisions de cavalerie, mais avec les corps d'armée ou les divisions d'infanterie.

Pour des raisons de cohérence et de proximité, nous avons choisi de consacrer ce livre à la seule cavalerie engagée sur le front français ou belge. Mais la cavalerie française a aussi été déployée à cheval sur des théâtres extérieurs, en particulier sur le front d'Orient. Dans le cadre d'une offensive générale dans les Balkans en septembre 1918, la cavalerie française d'Orient s'est notamment illustrée dans le raid victorieux d'Uskub, aujourd'hui Skoplje, capitale de l'ancienne république yougoslave de Macédoine.

Cette cavalerie était constituée d'une brigade, dirigée par le général Jouinot-Gambetta, formée de trois régiments de la cavalerie d'Afrique. Partie de ses bases le 19 septembre 1918, la brigade, remontée avec des chevaux de race barbe, va pénétrer dans les lignes allemandes, par une marche à travers des montagnes dépourvues de routes et réputées infranchissables, pour arriver le 28 à Uskub. Elle s'emparera de la ville par surprise, au combat à pied, le 29, avant d'être relevée le 1<sup>er</sup> octobre par l'infanterie et l'artillerie. La prise d'Uskub poussera la Bulgarie, alors alliée des Allemands, à signer un armistice.



# Chapitre I

---

## Des charges de Reichshoffen à août 14



Août 1870 - Août 1914. Les cavaliers français partent en guerre presque quarante-quatre ans, jour pour jour, après les actions célèbres connues sous le nom de charges des cuirassiers de Reichshoffen. La guerre désastreuse de 1870, contre la Prusse, a pris un sens particulier pour la cavalerie. Comme l'ensemble des Français et des militaires, elle a été traumatisée par l'humiliation d'une défaite écrasante, couronnée si l'on peut dire par la capture de Napoléon III. Mais avec ses charges de sacrifice d'août et septembre 1870, pour tenter de sauver le reste de l'armée, la cavalerie a préservé l'honneur. Et c'est essentiel pour cette vieille arme de la noblesse, pétrie de traditions. Pourtant, ces galops héroïques et désespérés ont aussi marqué le début de la défaite du cavalier, pourvu de sa seule arme blanche, face aux armements modernes. Pour la première fois, la façon dont les cuirassiers, et quelques semaines plus tard les chasseurs d'Afrique sur le plateau de Floing près de

---

*« Ah ! Charger ! Charger dans une galopade enivrante, en hurlant, le sabre haut, la lance pointée, comme le faisaient un siècle plus tôt les géants de l'Empire (...). Ce rêve, caressé depuis plus de quarante ans par tous les cavaliers de France, va-t-il devenir réalité ? »*

---

Sedan, se sont fait massacrer par les feux d'infanterie et d'artillerie, a semé le doute sur la pérennité du mode de combat emblématique de la cavalerie : la charge à fond, sabre au clair ou lance pointée, contre l'infanterie aussi bien que la cavalerie, qui avait fait la gloire des cavaliers de Napoléon.

La charge est le moment suprême de la cavalerie, l'instant de gloire tant attendu. Elle apporte une formidable poussée d'adrénaline, qui dope le cavalier engagé dans l'attaque<sup>2</sup>. Au début de la guerre, les jeunes officiers de cavalerie de 14 sont toujours imprégnés de cette quête presque mystique. En témoignent ces

lignes, écrites par l'un des leurs : « Ah ! Charger ! Charger dans une galopade enivrante, en hurlant, le sabre haut, la lance pointée, comme le faisaient un siècle plus tôt les géants de l'Empire (...). Ce rêve, caressé depuis plus de quarante ans par tous les cavaliers de France, va-t-il devenir réalité ? »<sup>3</sup>

---

2 Faute de reportages sur le vif, un saisissant document visuel et sonore restitue sans doute, au moins en partie, l'ambiance au sein d'une charge de cavalerie. Dans les années 1970, la Garde républicaine a réalisé une charge à cheval pour accompagner la diffusion d'une émission télévisée sur la bataille d'Austerlitz, dans le cadre d'une série intitulée « Les grandes batailles du passé ». Cette charge a été filmée sous divers angles, au plus près des cavaliers. On entend le bruit des aciers, le grondement des sabots des chevaux lancés au triple galop, les cris des hommes, sabre pointé... Le commentaire qui accompagne les images des cavaliers qui enfourchent leurs chevaux, puis prennent le trot et le galop souligne : « Depuis Napoléon, le règlement n'a pas changé (...). C'est exactement ainsi que, sous les yeux de l'empereur, la cavalerie de la garde allait charger à Austerlitz. » Seule erreur de taille, relevée par un internaute : sans doute par un goût excessif du western, la charge est bien lancée avec la sonnerie de trompette réglementaire française, mais se prolonge par ... la sonnerie américaine, comme nous l'a confirmé le colonel Salvador, ancien commandant du régiment de cavalerie de la Garde républicaine, après avoir visionné le film.

La vidéo de cette charge est visible sur Youtube : « charge de la garde républicaine » mise en ligne le 2 oct. 2011 par ccffpa.

3 Marcel Dupont, *Sabre au poing*, Berger-Levrault, 1939 (première édition 1930)

Lorsqu'elle charge, la cavalerie joue sur le choc. Les cavaliers militaires disent souvent que la charge de cavalerie est un « coup de poing » lancé à l'ennemi. Face à une cavalerie dotée d'un armement équivalent, la charge de cavalerie garde toute sa valeur, en 14 comme auparavant. Sabre contre sabre, lance contre lance : l'habileté, le moral, la cohésion..., font la différence. Contre l'infanterie et les canons en revanche, l'affaire est plus complexe et les choses ont beaucoup changé. La guerre de 1870 avait éclaté un bon demi-siècle après l'époque mythique des sabreurs de l'Empire. L'artillerie avait fait des progrès considérables, tout comme les armes à feu de l'infanterie. Et de 1870 à 1914, ces armes ont encore été perfectionnées, sont devenues plus rapides et meurtrières.

Avant même tous ces progrès, il est souvent arrivé dans l'Histoire qu'une charge de cavalerie se brise sur une infanterie décidée et disciplinée, organisée en carrés solides, munis de fusils voire de canons, hérissés de piques ou de baïonnettes. Mais il faut pour cela que les hommes à pied montrent un sang-froid d'acier et une détermination sans faille. Car une troupe d'infanterie peu aguerrie ou au moral vacillant, même dotée d'armes à feu, peut se débander face au spectacle et au bruit terrifiants d'une masse de plusieurs centaines voire de milliers de chevaux, montés par des cavaliers hurlant, sabre levé ou lance en avant, qui déferle sur elle.

Dans son livre sur la cavalerie de la Garde républicaine<sup>4</sup>, le colonel Salvador, qui a commandé le régiment monté de cette unité d'élite, donne un exemple contemporain, donc exceptionnel, de l'impact potentiel d'une charge de cavalerie sur le mental des hommes à pied. Le colonel raconte un épisode du tournage d'un long métrage sur la Révolution de 1789. Lors d'une scène de charge non répétée à l'avance, trois pelotons de la Garde, soit une soixantaine de chevaux seulement, figurent la cavalerie autrichienne. Des militaires du contingent (c'était avant la suppression du service national) ont été mobilisés pour représenter l'infanterie qui reçoit la charge. Quand les chevaux lancés au galop sont arrivés sur eux, les figurants se sont enfuis en désordre, frappés de terreur, raconte le colonel Salvador. On a frôlé l'accident ! Ironie de l'histoire, ces appelés appartenaient à un ancien régiment monté, puisqu'il s'agissait de cuirassiers. Ils savaient bien qu'ils n'étaient pas à la vraie guerre. Malgré tout, l'effet a été radical. L'image fulgurante d'une troupe de chevaux en train de charger peut être décisive, au point de transcender la réalité. Cette puissance psychologique explique, on le verra dans ce livre, comment quelques charges de cavalerie ont pu faire taire des mitrailleuses en 14-18.

Au-delà de cet impact « émotionnel », le principe de la charge contre l'infanterie est qu'après une première décharge, la masse de cavalerie arrive sur

---

<sup>4</sup> Colonel Salvador, *La Cavalerie de la Garde républicaine*, Belin, 2007.



les fantassins avant qu'ils n'aient pu tirer une nouvelle salve. La réussite se joue dans un équilibre mouvant entre la vitesse des chevaux lancés à plein galop<sup>5</sup>, la vitesse de rechargement des armes de l'infanterie et leur portée. Le général Chambe, ancien sous-lieutenant de dragons de 14 et auteur prolifique notamment sur la cavalerie, que nous retrouverons souvent dans ce livre, rappelle que l'époque du cheval triomphant répondait à des conditions techniques précises : « La cavalerie était alors la reine des batailles. (...) Elle inspirait la terreur au fantassin qui, ayant lâché son coup de feu, se voyait culbuté avant même d'avoir eu le temps de recharger son fusil, opération qui, jusqu'à l'apparition du chassepot [fusil adopté par l'armée française en 1866], comportait six mouvements réglementaires d'une durée de quatre minutes, en admettant encore que l'angoisse, le froid ou la pluie ne vinsent pas noyer la poudre, ou paralyser les doigts engourdis du malheureux lignard. »<sup>6</sup> A la fin des années 1880, un général de cavalerie, de la génération « qui a connu les cavaliers épiques du premier Empire », renchérisait : « Il arrivait même que les escadrons s'élançaient à coup sûr contre l'infanterie sans autre précaution que de faire ressangler les chevaux avant de partir, lorsque, par temps humide, la poudre versée dans le bassinet du fusil fusait au lieu de détonner. »<sup>7</sup>

Les fusils utilisés en 1870 rendent déjà la charge beaucoup plus aléatoire. Même s'ils sont moins bons que le Chassepot français, les Dreyse de l'infanterie prussienne, qui tirent 6 à 8 coups par minute, se chargent par la culasse. Pour la première fois, le fantassin peut recharger et tirer couché. C'est un avantage considérable. Encore les cuirassiers sacrifiés à Reichshoffen n'ont-ils pas eu à charger contre les fusils à répétition apparus plus tard, dans les années 1880, ni surtout contre les mitrailleuses. Les armées européennes commencent en effet à se doter de ces dernières à partir des années 1880 (elles les utilisent d'abord dans les guerres coloniales). Avant même de montrer ses effets ravageurs contre les offensives de l'infanterie en 14-18, cette arme redoutable porte un nouveau coup au mode d'action privilégié de la cavalerie. Des cavaliers en nombre surgis d'un couvert à courte distance peuvent, à

---

5 Pour la cavalerie, la vitesse du cheval au galop allongé est de 440 mètres/minute (Ministère de la Guerre, *Règlement provisoire de la cavalerie*, Charles-Lavauzelle, 1922). On peut supposer qu'en pleine charge, un cheval galope encore un peu plus vite. Pour visualiser cette vitesse, un spectateur qui assiste aujourd'hui au cross d'un concours complet (la compétition équestre où les chevaux ont le galop le plus rapide sur des distances significatives) voit passer des chevaux qui bouclent leur parcours à une moyenne de 500 mètres/minute au minimum, pour les plus petites épreuves. Un cheval de course peut atteindre 850 mètres/minute, voire plus.

6 René Chambe, *L'Escadron de Gironde*, Flammarion, édition de 1958.

7 Général Grandin, cité par Colonel Dugué Mac Carthy, *La Cavalerie au temps des chevaux*, *op. cit.*

Ces deux tableaux du peintre Albert Brenet, conservés au Musée de la Cavalerie de Saumur, représentent les charges de sacrifice de la cavalerie française pendant l'été 1870.



Albert Brenet, « Charge du 3<sup>e</sup> régiment de cuirassiers à Woerth, dite charge de Reichshoffen, 06 août 1870 – mort du colonel Lafunssun de Lacarre ». L'histoire raconte que le corps du colonel, la tête emportée par un obus, est resté en selle un moment et que son cheval a continué à galoper avec son cavalier décapité... La cuirasse du colonel, ébréchée par l'obus, est aussi exposée au Musée de la Cavalerie.



Albert Brenet, « Chasseurs d'Afrique de la division Margueritte chargeant à Floing le 1<sup>er</sup> septembre 1870 ».





la rigueur, surprendre et déborder les servants d'une mitrailleuse isolée. Face à un nid de mitrailleuses, et plus encore à des engins répartis sur tout un champ de bataille, la charge de cavalerie s'apparente désormais à un suicide collectif.

Pourtant, le Règlement provisoire publié en 1913, en vigueur donc à l'ouverture du conflit<sup>8</sup>, s'en tient de façon résolue à la conception classique du combat de cavalerie, fondée sur la suprématie réaffirmée du sabre et de la lance. Certes, le « Rapport au ministre de la Guerre » en prologue au règlement, souligne que la cavalerie doit s'adapter à « l'augmentation considérable et continue de la portée, de la puissance et de la vitesse de tir des armes à feu modernes ». Et dans les propres armes de la cavalerie, le feu n'est pas oublié. Mais il reste un appoint du sabre, une sorte de solution par défaut, d'arme de substitution. Le rapport au ministre définit « l'emploi du feu non plus

seulement comme un moyen de défense, mais surtout comme un surcroît de force offensive, lui permettant d'attaquer et de percer par le feu là où elle ne pourrait le faire à cheval ».

« *La cavalerie agit par le mouvement. Elle est par excellence l'arme de l'offensive et de la surprise* »

Le règlement lui-même indique : « La cavalerie agit par le mouvement. Elle est par excellence l'arme de l'offensive et de la surprise. » Le « mouvement » et la

« surprise » sont conformes à l'esprit de l'arme. Mais les principes de combat exposés ensuite semblent, *a posteriori*, très étonnants par rapport à la guerre qui va bientôt éclater. Moins de deux ans avant que les premiers « orages d'acier »<sup>9</sup> ne s'abattent sur les combattants enterrés dans les tranchées, le texte affirme : « L'attaque à cheval et à l'arme blanche, qui seule donne des résultats rapides et décisifs, est le principal mode de combat de la cavalerie. Le combat à pied est employé dans les circonstances tactiques où l'attaque à cheval est momentanément impossible. » La charge à cheval reste donc le mode d'action privilégié<sup>10</sup>.

8 Ministère de la Guerre, *Règlement provisoire sur les exercices et les manœuvres de la cavalerie*, Imprimerie nationale, 1913.

9 *Orages d'acier*, titre du livre célèbre de l'écrivain allemand Ernst Jünger, publié en 1920 et inspiré par son expérience de combattant de la guerre de 14.

10 A titre de comparaison, le *Règlement provisoire de la cavalerie* de 1922 (*op. cit.*) montre que les leçons du conflit ont été tirées. Il est en rupture avec la conception même du combat de cavalerie d'avant-guerre. Ainsi, le rapport introductif au ministre de la Guerre indique notamment : « A l'heure actuelle, la cavalerie combat normalement par le feu ». Le corps du règlement affirme : « La cavalerie manœuvre à cheval et combat le plus souvent à pied ; le combat à cheval est exceptionnel, mais il reste possible pour de petites unités (pelotons, escadrons) et doit être envisagé. » Les soldats de la cavalerie reçoivent donc toujours une instruction à l'escrime au sabre, à pied et à cheval. Ils s'entraînent à la charge. Dans la préparation de ce mouvement, le cavalier « allonge au galop le plus vite en poussant le cri : chargez ».

## Chapitre II

---

# Hommes et chevaux de la cavalerie



« Durant deux mille ans, les guerres avaient toujours commencé d'une façon qui, un court instant, les faisait ressembler à un départ pour la chasse. Et c'était encore [au début du XX<sup>e</sup> siècle] ce qui poussait certains à choisir l'arme la plus noble : la cavalerie. A l'aube d'un jour d'été finissant, dans la brume et la rosée, sur les chaumes et par les chemins de traverse, récoltes rentrées, qui n'a pas connu le plaisir de trotter en patrouille vers les lointains boisés, d'où s'envolent au passage les perdrix et les alouettes, ne sait pas ce qu'il a perdu avec la modernité. Le meilleur moment des guerres, c'était bien celui-là : la première chevauchée du premier petit jour, avant les coups de feu, la mort et les galopades, quand les lapins furtifs s'étonnent et s'éloignent à peine de la concentration des chevaux. »<sup>49</sup> Ces lignes, écrites bien après la Grande Guerre, éclairent sans doute, en partie, la relation particulière de beaucoup d'officiers de cavalerie de l'époque avec la guerre et les chevaux.

## L'esprit cavalier

Faire la guerre à cheval, c'est à la fois prendre sa place dans une longue lignée de combattants couverts de gloire, profiter du compagnonnage quotidien avec l'animal le plus prestigieux, servir son pays tout en s'enivrant de vitesse et de chevauchées. Les officiers de cavalerie de 14 s'inscrivent dans ce sillage. Ils sont les petits-fils de Lassalle, le légendaire général de cavalerie de Napoléon : Lassalle, qui disait « Tout hussard qui n'est pas mort à 30 ans est un Jean-Foutre ! », mort en selle à 34 ans, lors d'une charge à la tête de ses hussards pendant la bataille de Wagram.

« L'esprit cavalier » que cultivent ces officiers est fait d'audace, de perçant, de goût du risque. Une mauvaise blague circule parmi ceux qui n'apprécient pas trop cet « esprit » : « Vous donnez un ordre à un officier de cavalerie, il saute à cheval, il a déjà oublié l'ordre. » Variante, rapportée par le capitaine Gazin, à propos de la cavalerie légère : « Ils ne savent pas où ils vont, mais ils y vont ! »<sup>50</sup> L'esprit cavalier en 14, c'est aussi, sans doute, le sentiment de faire partie d'une élite, à la fois militaire et sociale, unie par le goût et la connaissance du cheval.

Sur le plan politique, dans la société française de 1914, l'armée constitue un pôle de conservatisme. Cela vaut en particulier pour les officiers de cavalerie. Servants de « l'arme noble », lointains héritiers de la chevalerie, ces officiers communient dans des valeurs traditionnelles et se sentent bien plus proches de la droite catholique, longtemps antirépublicaine, que du socialisme

---

49 Gérard Guicheteau et Jean-Claude Simoën, *Les Années sanglantes – 1914-1918*, histoires vraies du XX<sup>e</sup> siècle, Fayard, 2006.

50 Capitaine Gazin, *La Cavalerie française...*, *op. cit.*

naissant ou même du radicalisme<sup>51</sup> : l'esprit si particulier de l'arme reste « souvent inspiré par ses officiers à particule, qui pensaient y trouver le dernier refuge digne de la vieille noblesse », résume l'historien et lui-même ancien combattant de 14-18 Jacques Meyer<sup>52</sup>.

De fait, les aristocrates demeurent nombreux parmi les cadres de la cavalerie. En 14, le recrutement des régiments se fait de préférence sur une base territoriale. Pierre Miquel raconte le départ en guerre de cavaliers du Sud-Ouest : « A Montauban, le colonel, avant de partir, présente aux dragons du 10<sup>e</sup> leur étendard. Ils défilent ensuite dans la ville. On acclame les officiers, qui sont de noblesse gasconne, comme Marcelier de Gaujac ou Taillefer de Laportalère. » Mêmes officiers issus de l'aristocratie, dans la garnison parisienne : « On acclame à Paris les cuirassiers du 2<sup>e</sup> régiment, commandés par le colonel Halna du Fretay, quand ils quittent leur cantonnement de l'Ecole militaire pour se rendre, à travers Paris noir de monde, jusqu'à la gare de la Chapelle. Le comte Tony de Vibraye, qui est de la fête, couche ce soir sur la paille des wagons. »<sup>53</sup>

Beaucoup d'officiers de cavalerie de 14 appartiennent donc à l'élite sociale conservatrice, de par leur naissance. Mais ils ont aussi acquis, à la dure, le droit de figurer parmi l'élite militaire. A la sortie de l'Ecole de Saint-Cyr, seuls les meilleurs pourront intégrer la cavalerie. Et pour faire son tri, l'armée est impitoyable. Jean des Vallières donne l'exemple de son père, le général des Vallières, ancien officier de cavalerie tué pendant la guerre de 14. C'est un saint-cyrien de la promotion 1888-90 : « Il résiste au régime terriblement dur auquel les candidats cavaliers sont soumis, le découragement et l'épuisement devant opérer parmi eux une première sélection. Jamais d'étriers et un simple mors de filet pour passer les plus gros obstacles de la carrière sur des pur-sang qui pètent le feu. Des heures entières de « tape-cul », avec des fesses et des cuisses à vif, dont le sang imbibe par longues traînées les culottes rouges. On ne compte plus les chutes de ceux qui, à bout de souffrance, tordus par un point de côté, roulent évanouis dans la sciure du manège. Malheur à eux alors, s'ils ne se relèvent pas d'un bond pour rattraper leur cheval et ressauter en selle ! Ils sont d'office éliminés. »<sup>54</sup>

La cavalerie est un Graal qui doit se mériter et impose ses valeurs. Les jeunes officiers de cavalerie de 14 ont un sens du panache qui peut les mener très loin. Ainsi le général Chambe raconte-t-il la mort, glorieuse ou absurde au choix, du sous-lieutenant Verny, du 20<sup>e</sup> dragons comme lui. Verny est le

---

51 Un certain nombre d'officiers, notamment de cavalerie, n'ont d'ailleurs pas accepté l'épisode de la séparation de l'Église et de l'État en 1905, où les militaires ont dû intervenir. Ils ont quitté l'armée.

52 Jacques Meyer, *Les soldats de la Grande Guerre*, coll. La vie quotidienne, Hachette, 1966.

53 Pierre Miquel, *La Grande Guerre*, Fayard, 1983.

54 Jean des Vallières, *Au Soleil de la cavalerie avec le général des Vallières*, éd. André Bonne, 1962.



premier officier de ce régiment tué à l'ennemi, le 8 octobre dans le nord de la France. La veille, le sous-lieutenant Chambe est allé, sur ordre, vérifier si un bois est ou non occupé par les Allemands. Le bois est précédé d'un vaste champ de betteraves, bien plat, sans un bosquet, très dangereux pour un cavalier visible de toutes parts. Le sous-lieutenant Chambe a laissé ses hommes à l'abri d'un repli de terrain, avant le champ. Et ça n'a pas manqué : arrivé à moins de 200 mètres de la lisière, il a été « accueilli par une volée de balles », dont l'une a fendu la bombe de son casque, « lui coupant les cheveux au ras de la tête ». La deuxième blesse sa monture. De toute évidence, le sous-lieutenant a échappé de justesse à un tireur d'élite, sans doute armé d'un fusil à lunette. Avant de rentrer, il a eu le temps de distinguer des Allemands occupés à fortifier la lisière du bois. Quand Verny à son tour, le lendemain, veut aller voir de plus près cette fameuse lisière, son camarade Chambe, plus âgé que lui, le met en garde : « Vas-y à pied, en rampant dans les betteraves, on ne te verra pas ». Le général Chambe continue : « Verny, à cette évocation de faire du plat ventre dans les betteraves, avait remercié d'un sourire, sans répondre. Il était très promotion de la *Grande Revanche*, casoar et gants blancs. Ramper n'était pas son genre. Il avait préféré faire comme son ancien, mettre ses hommes à l'abri et continuer seul, à cheval. Mais lui, la première balle l'avait frappé au cou, à la carotide. »<sup>55</sup> Cette fois, le sniper a bien ajusté son tir. Le sous-lieutenant Verny a la force de rester à cheval, mais c'est un mourant qui rejoint les lignes françaises.

Elevés dans le culte de l'honneur, les jeunes officiers de cavalerie cultivent aussi celui de la revanche, les yeux fixés sur la « ligne bleue des Vosges », qui marque l'horizon à reconquérir face à l'ennemi héréditaire : l'Allemand. Les cavaleries française et allemande passent pour les meilleures d'Europe. Beaucoup de ces jeunes officiers rêvent d'en découdre avec leurs homologues de l'autre côté de la frontière, de venger leurs aînés sacrifiés en 1870, de démontrer enfin la supériorité de la cavalerie tricolore.

Les officiers de cavalerie jetés dans la mêlée en 14 sont à coup sûr des guerriers, mais aussi des hommes tenus par la passion des chevaux, souvent celle de toute une vie. Le général Decarpentry (1878-1956) en est un exemple. Aujourd'hui encore, c'est un auteur fameux de la littérature équestre, connu en particulier pour son célèbre *Equitation académique*, qui a nourri les réflexions de générations de cavaliers. L'écrivain était aussi et surtout un officier de cavalerie, qui a combattu en 14-18 et a été rappelé, bien que grand blessé de guerre, en 1940. Ancien écuyer du prestigieux Cadre noir de Saumur, Decarpentry fait partie, en 1916, de ces cavaliers démontés pour les besoins de la guerre. Il combat dans les tranchées de Verdun en février 1916, a le coude gauche fracassé par un éclat d'obus dès les premiers jours de l'offensive allemande, est fait prisonnier. Le chirurgien allemand qui s'occupe

---

<sup>55</sup> Général Chambe, *Adieu Cavalerie !*, op. cit.



Deux jeunes officiers de cavalerie de 14 connaîtront des destins très différents, mais tous deux exceptionnels.

Albert Decarpentry, écuyer du Cadre noir à l'École de cavalerie de Saumur au début du XX<sup>e</sup> siècle (en haut), sera grand blessé de guerre à Verdun en 1916. Il continuera après la guerre sa carrière dans la cavalerie et deviendra par la suite un nom célèbre de la littérature équestre

Jean de Lattre de Tassigny sera blessé plusieurs fois, notamment d'un coup de lance en septembre 1914. Son manteau, exposé au musée de la cavalerie de Saumur, est ainsi présenté : « Tenue de lieutenant de Jean de Lattre de Tassigny, percée d'un coup de lance de Uhlán en 1914 ». Il deviendra l'un des principaux chefs militaires de la deuxième Guerre mondiale puis sera élevé au rang de maréchal de France à titre posthume.



de sa blessure lui indique qu'il va sauver son bras, mais que le coude restera bloqué. Il lui demande quelle position il préfère. Et le blessé de lui répondre : « la position de la main de bride ». Autrement dit, sa première préoccupation est de pouvoir continuer à monter à cheval, avec une tenue de rênes efficace. Et la guerre finie, devenu colonel puis général, Decarpentry remontera à cheval pour devenir commandant en second de l'École de cavalerie de Saumur ; ou prendre plusieurs commandements de cavalerie, en particulier celui des spahis marocains du 5<sup>e</sup> régiment alors basé à Compiègne, dans l'Oise. En 1940, à plus de 60 ans, il sera rappelé pour combattre de nouveau dans le même département. Il y recevra une dernière citation à l'ordre du corps d'armée.

Parmi les jeunes officiers de cavalerie de 14, le destin militaire le plus brillant sera celui d'un lieutenant du 12<sup>e</sup> dragons. Quelque trois décennies plus tard, le jeune homme deviendra l'un des plus brillants chefs de la deuxième Guerre mondiale, avant d'être élevé à titre posthume au rang de maréchal de France. Né en 1889 dans une vieille famille aristocratique originaire des Flandres françaises, Jean de Lattre de Tassigny a fait Saint-Cyr, puis Saumur. Il a commencé la guerre en vrai cavalier : le 14 septembre 14 en Lorraine, il reçoit un coup de lance dans la poitrine, alors qu'il a été envoyé en reconnaissance avec son peloton. Le Journal des marches et d'opérations (JMO) de son régiment relate la scène : « Arrivé à l'auberge Saint-Pierre [près de Flirey en Meurthe-et-Moselle], Le 1<sup>er</sup> de Lattre se heurte à une patrouille de uhlands. Le combat s'engage dans l'obscurité d'une nuit profonde. Le 1<sup>er</sup> de Lattre est blessé à la poitrine d'un coup de lance. Il n'en tue pas moins de sa main un uhlan et blesse un autre qu'achève le cavalier Bauër. M<sup>r</sup> de Lattre donne l'ordre à son peloton de se retirer dans la forêt de Juvenelle où il devra passer la nuit, puis se dirige sur l'hôpital de Pont-à-Mousson. Le cavalier Bauër accompagne son officier et c'est grâce au dévouement de Bauër que le 1<sup>er</sup> de Lattre peut parvenir malgré les patrouilles jusqu'à l'hôpital de Pont-à-Mousson ».

Le JMO ajoute : « A la suite de ce fait d'armes, le 1<sup>er</sup>-colonel de La Font propose M<sup>r</sup> le 1<sup>er</sup> de Lattre pour la Légion d'Honneur et nomme brigadier le cavalier Bauër ». De Lattre est aussi cité à l'ordre de l'armée<sup>56</sup>. Le lieutenant est d'autant plus chanceux d'en sortir vivant que les dragons ne bénéficient pas de la protection thoracique de métal assurée à leurs camarades cuirassiers. Ce ne sera pas la seule blessure du jeune officier. Déjà en août, il avait été atteint par un éclat d'obus. Après son passage dans l'infanterie au 93<sup>e</sup> RI, en 1915, il participera aux combats de Verdun et du Chemin des Dames. Il comptera encore plusieurs blessures graves et finira la guerre officier de la Légion d'Honneur, titulaire de huit citations et de la Military Cross.

---

56 Journal des marches et d'opérations (JMO) 12<sup>e</sup> dragons, numérisé sur le site Mémoire des hommes, ministère de la défense.



Les officiers de cavalerie se mesurent dans de nombreuses courses militaires, notamment d'obstacles. Ici à Saumur dans le cadre de leur séjour à l'École de cavalerie, sans doute sur l'hippodrome de Verrie, pendant l'année 1913-14 (en haut) et 1912-13 (en bas). Plus qu'un loisir, ces courses sont aussi un entraînement. Elles entretiennent le perçant et le goût du risque en temps de paix. Les officiers prennent le départ de ces courses sans aucun des équipements de protection d'aujourd'hui, notamment le casque (en bas) et les chutes peuvent être redoutables.





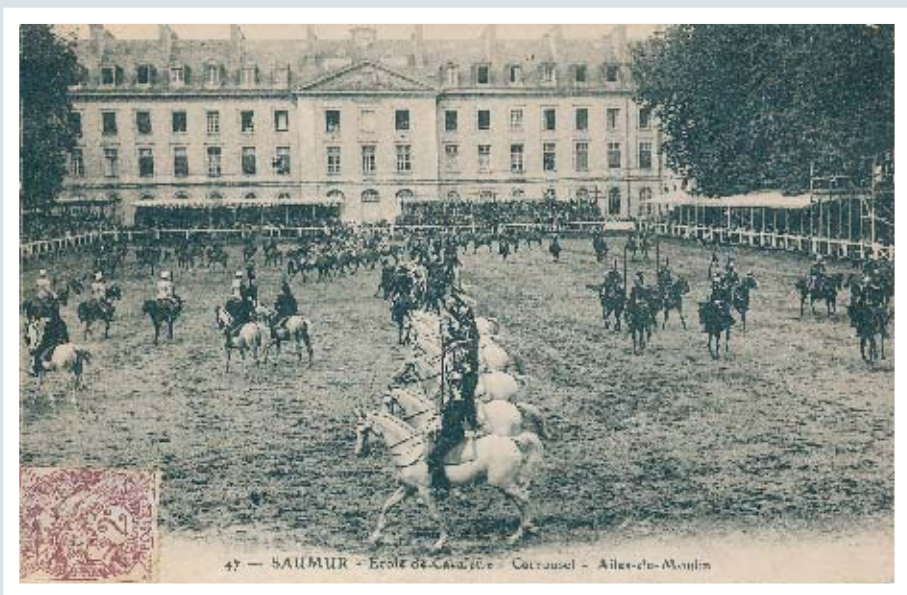


La cavalerie française est réputée particulièrement bien entraînée. De fait, sa préparation est très exigeante vis-à-vis des chevaux comme des hommes. Les cavaliers doivent descendre à allure soutenue des talus très raides, ici à l'École de cavalerie de Saumur en 1913-14 (en bas) et même sauter des obstacles fixes, comme ceux qu'ils peuvent rencontrer à la guerre, avec leur lance (en haut). Ici un cavalier du 16<sup>e</sup> dragons, selon la légende de la carte postale, sans doute au début du XX<sup>e</sup> siècle, compte tenu de sa technique équestre.



A la veille de la guerre de 14, le style à l'obstacle des militaires de l'Ecole de cavalerie est en train d'évoluer de façon sensible. Ces deux photos ont été prises à Saumur en 1913-1914. En haut, le cavalier est assis, encore en arrière quoiqu'un peu redressé : comme un reste de la monte du début du XX<sup>e</sup> siècle, où les cavaliers sautent assis, la jambe avancée, le corps jeté en arrière. En bas, la jambe est encore un peu en avant, le fameux « z » n'est pas dessiné, mais le cavalier est sorti de sa selle et accompagne bien le mouvement en avant au planer, au lieu d'y résister comme faisaient ses prédécesseurs.





Dès qu'elle se déploie en masse, la cavalerie est très impressionnante. En témoigne ce défilé en 1913-14 de dragons au galop, devant l'Ecole de cavalerie, dans un alignement impeccable (en haut).

Chaque année, le carrousel de l'Ecole permet aux cavaliers de montrer au grand public leur savoir-faire et la maniabilité de leurs chevaux sur la célèbre carrière du Chardonnet (en bas). La tradition, actualisée, du carrousel de Saumur existe toujours.